

DEUXIEME PARTIE

L'IMAGINAIRE

CHAPITRE III

CONFLITS D'IMAGINAIRES¹

Le couple utopie /anti-utopie joue un rôle de tout premier plan dans le domaine de l'étude de l'Internet, et cela principalement en ce qu'il constitue la référence constante, exprimée ou implicite, de tout discours consacré au réseau. Pour identifier les traces de ces deux discours dans la vision contemporaine de l'Internet, nous avons choisi un corpus de textes constitué de 630 brefs essais rédigés, lors de l'épreuve d'anglais, par les candidats au concours d'entrée en première année à l'Institut d'Etudes Politiques de Strasbourg en 1997². Les rédacteurs du sujet avaient choisi de soumettre à la sagacité des candidats la question suivante : “ Quelles sont vos craintes et vos attentes par rapport à l'Internet? ”. Aucune limitation de longueur n'était imposée, mais le temps relativement bref imparti à l'épreuve - deux heures - constituait en lui-même un facteur limitatif, si bien que les essais comportent en moyenne 300 mots.

Nous émettons l'hypothèse que ces brefs textes nous offriront un instantané de l'imaginaire dans lequel l'Internet vient se loger. Les candidats sont tous des bacheliers de 1996 ou de 1997 ; ils ont donc entre 17 et 20 ans. Cependant notre propos n'est pas

¹Nous empruntons cette belle expression à Gérard Mauger, “ Pour une sociologie de la sociologie : notes pour une recherche ”, *op. cit.*, p. 119.

²Un échantillon de ces textes (140 copies, soit environ 22% du corpus) figure en annexe n° 7. La décision de ne pas reprendre la totalité du corpus est due à son caractère particulièrement répétitif. Nous avons en outre pris le parti de reproduire ces textes à l'identique, en conservant dans leur intégralité les diverses erreurs de langue.

de connaître les sujets qui s'expriment ou de percevoir leur singularité mais plutôt de dégager leurs représentations, les diverses stratégies dont ils usent afin de donner du sens aux transformations sociales dont il sont les contemporains et quelquefois les acteurs. L'expression singulière est employée comme moyen de repérage d'un contenu latent qui est, lui, sinon socialement déterminé, du moins reflet de représentations sociales, et à ce titre, au coeur même de nos préoccupations. En effet, ces représentations produisent des effets de réel considérables dans la mesure où elles tendent à modeler les comportements et les usages face à l'Internet. Leur analyse s'avère donc d'importance cruciale.

Pour relever de l'imaginaire, ces textes n'en sont pas pour autant spontanés, tant s'en faut. Ils relèvent des phénomènes collectifs suscités par les nouvelles technologies - phénomènes que nous examinerons en détail ci-dessous : c'est là un premier élément qui nous indique qu'il s'agit là de 'différé' . Le second élément qui bat en brèche toute supposition d'expression spontanée est plus contingent : en effet, le concours d'entrée de 1996 à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris proposait aux candidats un texte sur les communautés virtuelles³ et leur en donnait quelques extraits pour thème de réflexion. Le premier était libellé ainsi : “ A votre avis, “ la vision d'une communauté virtuelle globale ” menace-t-elle “ le besoin humain de former des relations durables ainsi que le besoin de vivre en commun ? ” ; le candidat pouvait également choisir le second sujet : “ Les nouvelles technologies peuvent aider les communautés existantes à se renouveler et faciliter la formation de communautés nouvelles et authentiques. ’ Commentez ”.

³John Gray, “ Cyberspace Offers a Hollow Freedom ”, *The Guardian Weekly*, April 16, 1995.

Sachant que dans leur grande majorité, les candidats ont passé une année en classe préparatoire avant d'aborder les épreuves du concours d'entrée, et sachant en outre, qu'une part considérable de ces préparations consiste à faire passer aux étudiants les épreuves des années précédentes, puis à en proposer un corrigé-type, il semble que nous soyons raisonnablement fondés à conclure que nombre de candidats avaient déjà consacré quelque réflexion à un sujet proche de celui qui leur était soumis à Strasbourg, et qu'ils avaient aussi bénéficié d'un 'corrigé', en d'autres termes, d'un discours professoral, porteur d'autorité, normatif et prescriptif, sur ce qu'il convient de penser d'un tel thème. Nous avons trouvé confirmation de cette hypothèse lors du dépouillement des textes, où s'est retrouvée à plusieurs reprises l'expression 'liberté creuse' (*hollow freedom*), qui fait partie du titre de l'article de John Gray, proposé l'année précédente à Paris. Tout ceci nous conduit à conclure que nous nous situons au coeur d'un processus rhétorique ; nul ne peut donc s'étonner de constater la présence obsédante, dans les textes de ces jeunes gens, d'un certain nombre de *topoi*, de lieux communs au sens propre, véhiculés par l'opinion publique et de surcroît validés par le discours du maître, lui-même, faut-il le préciser, enserré dans le système de représentations de sa société. Le libellé du sujet strasbourgeois lui-même, dans sa façon de poser la problématique du rapport à l'Internet, signale très fortement qu'il convient de faire preuve d'un dualisme circonspect dans l'approche de cet objet virtuel non identifié. Enfin, le contexte dans lequel s'insèrent ces énoncés est celui de l'examen, soit un contexte codifié de façon rigide, où l'enjeu est d'importance, puisque l'épreuve de langue étrangère constitue un élément non négligeable dans l'admission ou l'échec. La situation d'énonciation obère donc fortement les énoncés eux-mêmes, puisque les candidats se savent dans l'obligation de réaliser un compromis entre les *topoi* et l'originalité, car leur texte est fondamentalement situé dans un contexte

collectif, et sera évalué par rapport à celui de tous les autres. Présence obsédante, donc, du collectif au sein même de l'individuel.

Notre démarche consistera à répertorier les attitudes qui se font jour au travers de ces textes en ne formulant toutefois aucune hypothèse sur les contenus attendus, autre que de considérer les contenus comme des représentations certes subjectives mais aussi liées à une période et à une société données. Cette étude passera par une tentative d'analyse des stéréotypes, de leurs usages et de leurs fonctions dans notre contexte. Cependant il ne s'agira pas seulement d'établir une typologie des contenus explicites mais également de mettre au jour les contenus latents, implicites et pourtant pourvus d'une importance majeure, souvent à l'insu de l'auteur des lignes que nous étudierons. Nous utiliserons par ailleurs les acquis de l'approche linguistique, qui nous indique l'existence de discontinuités et d'oppositions⁴ qui, mises en réseau, font sens.

Méthodologie

L'échantillon, constitué au départ de 690 textes, s'est vu réduit à 630 textes : en effet, 60 d'entre eux se sont révélés être inutilisables soit par manque de compréhension du sujet, soit par pure et simple absence de traitement. Les textes restants comptent de 200 à 300 mots et sont tous rédigés dans un anglais de qualité variable, que nous avons systématiquement traduit lorsqu'il s'agissait d'en citer des fragments. Chaque citation d'un énoncé est suivie du numéro du candidat entre parenthèses, l'anonymat des copies ayant bien sûr été préservé. Le sujet était libellé de la façon suivante : “ Quelles sont vos attentes et vos craintes à l'égard du cyberespace ? ” Cette question a donné lieu à une écrasante majorité de constructions analytiques :

⁴Algirdas J. Greimas, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966, p. 19.

premièrement, 'mes attentes', deuxièmement, 'mes craintes'. Si d'un strict point de vue formel, une telle structure démontre une allégeance sans faille à un modèle rhétorique éminemment scolaire, elle possède pour nous l'avantage de permettre l'établissement relativement aisé d'une taxinomie de l'imaginaire contemporain concernant l'Internet. Nous avons choisi de soumettre les textes à une analyse thématique transversale qui tient compte de cette dualité. Pour ce faire, nous avons procédé à une lecture systématique des textes et isolé dans chacun d'entre eux les thèmes évoqués.

Les thèmes identifiés sont les suivants : communication , culture, politique, économie, changement social, rapport aux nouvelles technologies, rapport à la loi. Chacun de ces thèmes est subdivisé en sous-catégories dont la fréquence d'occurrence a été relevée. Dans un premier temps, une approche transversale a cependant été privilégiée : elle a consisté à mettre en relief les couples d'oppositions qui traversent les différents thèmes, se retrouvent dans plusieurs catégories distinctes et font ressortir l'ambivalence du discours sur l'Internet qui s'apparente à des conflits d'imaginaires. Nous avançons d'ores et déjà que cette ambivalence se rattache au couple utopie/anti-utopie, dont les ramifications seront analysées dans le chapitre suivant. L'approche quantitative, employée dans un second temps, permet, nous le verrons ci-dessous, de mettre au jour l'importance de chaque thème relativement à tous les autres et donc de dessiner les contours de l'imaginaire contemporain vis-à-vis de l'Internet.

Thème n° 1 : l'Internet et la culture**Vision utopique****Vision anti-utopique**

accès à d'immenses bases de données	-
partage recherches scientif.+ médicales	-
creuset de cultures et d'idées	uniformise les spécificités, perte culture tradit.°
visite de musées, de villes inconnues	perte du contact physique avec l'art
visite de pays lointains	perte de la jubilation de l'exploration
démocratisation culture + savoir	accès réservé à une élite fortunée
lieu de culture, d'apprentissage	savoir flou ; semblable à presse de caniveau

Figure 3 : l'Internet et la culture

Il importe en premier lieu de noter que les deux premiers éléments du tableau, soit l'accès au savoir et le partage de la recherche médicale, ne possèdent pas de versant négatif anti-utopique, recoupant ainsi, nous le verrons plus loin, les conclusions de l'analyse du thème de la communication : le savoir est perçu comme un bien en soi, sans aucune espèce d'ambivalence. L'élément le plus frappant de ce champ thématique, c'est, comme nous l'avons dit au départ, la répétition rituelle, quasi-obsessionnelle de l'existence sur l'Internet de données illimitées, d'informations sur tous les sujets, même les plus ésotériques (968, 243, 296, 646, 1106, 553 etc...) : l'exemple du poème médiéval italien trouvé à la bibliothèque d'Oxford est caractéristique (524). Seul un candidat, soit une proportion infime, déclare : “ Trop d'information tue l'information. Dans ce tourbillon, on perd son sens critique ” (494), alors que près de 90% de l'échantillon mentionne en tout premier lieu l'aspect positif de l'accès à la culture et au savoir. Personne ne tient compte de la possibilité bien réelle de surcharge informationnelle, de nivellement par non-hiérarchisation, ou des

contraintes techniques de l'usage d'Internet, qui est bien loin de mettre tout le savoir humain à portée de souris: ce dernier point prouve que seule une infime minorité de notre échantillon possède une expérience réelle de la navigation sur Internet, hypothèse que confirment les auteurs des énoncés eux-mêmes : seuls trois d'entre eux, en effet, annoncent une connaissance de première main du réseau.

L'autre sujet d'approbation sans mélange, c'est la possibilité de partager les résultats de recherches médicales ou bien de travailler en commun sur le Sida (953, 232, 187 etc...). Le consensus est tel qu'on est en droit de se demander ce qu'il recouvre : cette unanimité tient sans doute en partie à l'environnement scolaire qui est à l'origine de la question posée. Il semblerait pour le moins léger, dans un tel contexte, de ne pas chanter les louanges du savoir. Un autre élément est sans doute celui de l'idéalisation de soi : il s'agit de se montrer sous son meilleur jour, et un rapport ouvert et universaliste à la culture fait partie de ce que l'on se doit de posséder. Mais ces deux éléments sont accessoires au regard du rapport au savoir lui-même, comme nous l'avons vu plus haut, et ce rapport est connoté de façon d'autant plus positive que la découverte d'un traitement du Sida, si fréquemment citée, est un savoir est à la fois scientifique et directement utilisable par l'humanité tout entière, cumulant ainsi deux des éléments les plus positifs dans la représentation contemporaine de la connaissance. Enfin, le savoir est un élément-clé du pouvoir dès lors qu'il est associé à la compétence technologique. Le tableau ci-dessous démontre en outre que l'accès au savoir, plébiscité par une majorité d'énoncés, se voit attribuer le pouvoir de faire reculer le racisme et d'une façon plus générale les conflits causés par l'ignorance d'autrui : c'est l'un des stéréotypes que nous aurons à examiner par la suite.

Accès au savoir

	Nombre de mentions	Pourcentage de l'échantillon total (630 textes)
Informations sur tout	151	23,9%
Ouverture d'esprit, tolérance accrue, moins de racisme	148	23,4%
Partage informations et recherches scientifiques, démocratisation du savoir	109	17,3%
Accès bibliothèques, encyclopédies	75	11,9%
Visite musées, pays étrangers	66	10,5%
Forum international sur tous les sujets	18	2,9%
TOTAL	567	89,9%

Figure 4: Accès au savoir

C'est vis-à-vis de la connaissance d'autres cultures qu'on retrouve la position ambivalente. Elle est source d'enthousiasme pour un nombre très important de candidats, qui y voient, ici aussi, un moyen de combattre les préjugés et l'intolérance (918, 922) et d'encourager l'ouverture sur autrui (251, 1018), tout en approfondissant sa connaissance des langues étrangères (443). La métaphore du creuset, caractéristique des Etats-Unis, est souvent utilisée (591, 389, 438). Mais la crainte qui se fait jour ici est avant tout celle de l'indifférenciation ou du délitement des spécificités et des langues nationales, qui recoupe ainsi l'aspect politique du même argument. Le thème de l'uniformisation possède donc deux versants, l'un culturel, l'autre politique, mais tous deux sont vécus sur le mode de la crainte inspirée par la suprématie américaine.

En outre, le caractère profondément inégalitaire de l'accès au cyberspace est mis en avant : “ le coût et la nécessité d'avoir un bon niveau culturel ralentissent l'accès au Net ” (1056) . “ Le cyberspace est inaccessible pour beaucoup car l'équipement est cher et le prix des communications téléphoniques élevé; seuls les hauts revenus peuvent y accéder ; le fossé s'accroît entre les informés et les non-informés ” (577). Nous le verrons par la suite, cet argument est décliné sous son aspect politique, économique et social : cette convergence nous indique que nous sommes en présence d'un stéréotype du discours sur l'Internet et qu'il sera nécessaire de tenter d'en comprendre la fonction. Notons dès à présent que la fracture culturelle entre ceux qui possèdent la compétence nécessaire à la maîtrise des nouvelles technologies et ceux qui en sont exclus est un important élément du rapport aux nouvelles technologies. D'autre part, si l'accès au réseau ne concerne qu'une minorité, le rêve d'une communication universelle, transparente et sans faille s'effondre - et dans ce cas, c'est tout un pan de la vision utopique de l'Internet qui est mis en péril, comme le montre le tableau suivant.

Thème n° 2 : La communication

Vision utopique

Vision anti-utopique

communication accrue	communication réelle amoindrie
base de la paix dans le monde	méconnaissance de l'environnement local
contacts fondés sur affinités	contacts sans contraintes, donc sans valeur
créé du lien social	détruit les liens sociaux
communication rapide	relations superficielles
remède à la solitude	chacun est seul devant son écran
ouverture d'esprit, tolérance	rupture des liens de proximité
communication avec le monde entier	fin des identités culturelles typiques

Figure 5 : la communication

Ce tableau reproduit le clivage très net entre deux conceptions opposées de la communication. D'une part, elle est considérée comme un bien en soi : le simple fait de pouvoir entrer en communication écrite avec des correspondants éloignés suffirait à créer une compréhension mutuelle ; certains soulignent l'apport de la communication à la connaissance d'autres cultures, connaissance qui mettra fin aux préjugés, aux guerres, conçues comme causées par l'ignorance de l'autre : " autrefois, l'ignorance des autres pays engendrait le racisme et le chauvinisme ; le cyberspace a introduit une rupture " (302). Un candidat décrit en une formule particulièrement heureuse le cyberspace comme " une sorte de métaphore d'un monde uni, en paix, grâce au dialogue " (953). Ce sont là bien sûr deux conceptions du savoir qui s'affrontent : les tenants de la souveraineté du savoir devant lequel s'inclinent les obscurantismes se réclament de l'héritage du siècle des Lumières et attribuent toutes les vertus à la notion de transparence. Ainsi, le candidat 1045 déclare : " le cyberspace permet aux gens de partager des idées et de découvrir les traditions des autres. C'est aussi une façon de mettre en pièces tous les préjugés, car nous pouvons découvrir l'inconnu en quelques minutes et le comprendre "; ou bien le 962 : " C'est une énorme fenêtre, par laquelle tous peuvent avoir accès au monde entier ". Pour ces locuteurs, il ne fait donc aucun doute que l'accessibilité de l'information rend possible son appropriation sans faille. Découvrir et comprendre toute une culture inconnue en quelques minutes correspond en effet au besoin de croire à la transparence de la communication évoquée plus haut. : aucun compte n'est tenu des contextes culturels qui peuvent mettre en échec la communication, parce que l'individu est fondamentalement conçu comme une monade, et donc comme autonome. Donc si les obstacles techniques à la communication sont éliminés, plus rien ne vient, dans cette conception, s'opposer à des rapports humains sans faille ni défaut, comme on peut le constater dans le tableau ci-

dessous, où plus de la moitié de l'échantillon mentionne prioritairement les aspects positifs offerts par ce moyen de communication.

Communication accrue

	Nombre de mentions	Pourcentage de l'échantillon total (630 textes)
Communication plus rapide avec le monde entier	260	41,2%
Création d'un nouveau lien social	52	8,2%
Espace ludique planétaire	36	5,7%
TOTAL	348	55,1%

Figure 6 : communication accrue

Cependant cette même idéologie de la communication conduit souvent les mêmes à craindre qu'il ne s'agisse, pour l'Internet, que d'un simulacre de relation : selon le 299, " ils ont l'impression de rencontrer de nouveaux amis, mais ils ne font qu'échanger des messages. *Donc*⁵ le cyberspace semble créer des liens superficiels entre les gens ". Ici l'auteur établit un lien causal dénué de tout fondement : en réalité, il se livre avant tout à une interprétation, selon laquelle les messages écrits ne sauraient avoir la même consistance ni la même profondeur que les messages oraux en face-à-face. Nous verrons dans la section suivante⁶ que 52,2% de l'échantillon expriment ce

⁵Souligné par nous.

⁶Figure 8, " Changement social ".

rejet d'une communication médiatisée par l'écran et donc par l'écrit. L'oral, lui, est idéalisé.

Ce qui se fait jour dans ces réticences, par ailleurs, c'est la crainte que l'immatérialité de la relation médiatisée par l'ordinateur ne mène à un effondrement de la relation réelle et à la perte de l'ordre symbolique, partagé par tous, au profit d'un imaginaire toujours guetté par la fragmentation et son corollaire, le solipsisme. Comme l'exprime le 251, " je crains avant tout que l'individualisme ne soit porté à l'extrême, comme on peut déjà le constater dans tous ces cybercafés ". Ici on peut percevoir en filigrane le lieu commun repris à l'envi par les journalistes⁷, pour lesquels la seule relation représentant une difficulté ainsi qu'un intérêt réels serait la relation qu'on réussirait à établir avec les co-utilisateurs du cybercafé - pris comme métonymie de la proximité physique - plutôt qu'avec des correspondants à l'autre bout du monde. En d'autres termes, se profile ici un idéal de la communication exclusivement basé sur une communication en face-à-face elle-même idéalisée. Seule une voix isolée s'élève pour suggérer que le cyberspace " pourrait créer une nouvelle conception de l'identité, tout en préservant la culture locale " (436). Mais elle reste exceptionnelle, car les détracteurs de la communication par ordinateur se rallient à une conception territoriale de l'humain, dont l'enracinement local devient la première des caractéristiques : ceux-là se rattachent à une vision territoriale des sociétés, et ils l'opposent à l'immatérialité fondamentale du cyberspace, qui présente un défi angoissant pour toutes les stratégies d'enracinement et d'ancrage. Toute valeur est déniée à l'émotion que l'on peut ressentir à distance, aux liens que l'on peut tisser en dépit de l'absence physique. Seuls quelques-uns mentionnent la possibilité qu'offre l'Internet de faire abstraction de nos

⁷Nicolas Weill, " Quand la communication menace la démocratie ", *Le Monde*, 21 mars 1997, p. 7. La même idée est exprimée par Dominique Wolton, *Internet et après ? : une théorie critique des nouveaux médias*, op. cit., p. 107.

préjugés : “ la couleur de la peau étant invisible, il est plus facile de constater qu’elle importe très peu. Les gens sont jugés sur ce qu’ils sont, non sur ce qu’ils semblent être ” (53, 39). Au contraire, nombreux sont ceux qui s’effraient ou s’indignent de l’aisance supposée avec laquelle tout un chacun peut déguiser son identité ou s’en inventer une de toutes pièces: “ Moi que personne n’aime, qui suis sérieux ou laid, je peux être pour une fois beau ou frivole. Il y a quelque chose de pourri dans le royaume du cyberspace ” (401).

A ce refus de l’individualisme comme de l’immatériel s’ajoute la crainte de la médiation que représente l’écran. Ainsi, de très nombreux étudiants évoquent le fait que les gens parlent à un écran (ou un ordinateur, ou une machine) au lieu de parler à un autre être humain, aboutissant à “ des relations humaines numériques ou seulement virtuelles, et par là, superficielles ” (125). Le 121 évoque avec un lyrisme sombre l’immatérialité de la communication ordinateur : “ l’écran nous coupe de nos attachements, nous ne voyons plus les regards, toute la séduction de chaque contact humain ; cela pourrait nous conduire à la solitude ”. Ici aussi se manifeste le rejet d’un objet, l’écran, qui s’interpose entre les êtres humains et les renvoie à un individualisme finalement solipsiste.

L’autre grand lieu d’affrontement concerne en effet les relations humaines. Pour les uns, elles ne peuvent que bénéficier de la plus grande facilité de communication : ainsi, le 1032 déclare : “ ma vision idéale de l’Internet est un réseau où l’on peut partager des expériences différentes, un peu comme ce que les Grecs appelaient ‘agora’ ” ; pour le 919, “ on peut connaître une personne sans la voir, chacun s’ouvre au monde ” ; pour le 202, “ le cyberspace éveille le désir de

communiquer et de découvrir un monde inconnu ” ; selon le 487, “ les gens isolés pourront tromper leur manque d'affection ” et le 1008 “ accepte le cyberspace lorsqu'il devient un remède à la solitude. (...) J'ai récemment vu un reportage sur une grand-mère qui aime le cyberspace; elle s'y est fait des amis, aux USA, au Japon, elle n'est plus seule dans sa maison à la campagne ” ; pour le 544, “ les gens connectés ne sont plus seuls, ce qui est la grande peur de la culture occidentale ” .

Malgré l'évidente distanciation ironique de ce dernier jugement, toutes ces assertions recèlent une foi certaine en la capacité de la communication de créer des liens sociaux entre utilisateurs du cyberspace. Ce que contestent les adversaires de ce nouveau mode de communication, c'est l'authenticité, voire la réalité de ces liens, si bien qu'ils en arrivent à énoncer le paradoxe - la plupart du temps d'ailleurs reconnu comme tel - que l'accroissement des possibilités techniques de communication aboutit à une perte de communication réelle. Le 1012 affirme ainsi que “ chacun deviendra un étranger pour autrui ” ; pour le 319, “ si tous vivent dans un monde sans relations physiques (...) on a peur pour les liens humains. Les ordinateurs empêchent la sociabilité ; le cyberspace peut avoir beaucoup de références, mais il n'a aucune subjectivité ”; pour le 324, “ le cyberspace tend à créer des liens illusoires, comme on peut le voir dans les forums de discussion, où 80% des gens sont à la recherche d'interactions sociales ”. Cette dernière déclaration, quelque peu incohérente, puisqu'elle affirme à la fois le désir d'interaction et son apparente impossibilité, est caractéristique de la tonalité des jugements portés par de très nombreux étudiants, capables de soutenir deux opinions fondamentalement contradictoires à quelques lignes d'intervalle.

L'opposition sur les relations inter-individuelles se complète par une opposition au niveau des relations internationales. Nous avons déjà évoqué le rôle de l'ancrage territorial - ou de son absence - dans le rejet de la communication par ordinateur. C'est une notion qui prend toute son importance dès lors qu'on évoque l'aspect politique de l'Internet. Cependant, l'analyse quantitative montre que le changement social est, avant le politique, ce qui préoccupe majoritairement les auteurs des textes que nous étudions.

Thème n° 3 : Changement social

Vision utopique

Vision anti-utopique

création de communautés virtuelles	contacts superficiels, liberté creuse
nouvelle conscience mondiale	perte de l'enracinement dans la vie locale
fin de la solitude, victoire de l'intelligence	isolement, déconstruction du lien social
les docteurs pourront soigner à distance	perte du contact physique
contacts plus faciles pour personnes âgées	inhumanité de la machine, crise de la famille
fin de l'école, enseignement à distance	dé-socialisation, chacun s'enferme chez soi
réduction du chômage	destruction d'emplois
ségrégation pays industr./ pays en dévpt	favorise le développement
ne devrait pas être corrompu par le profit	sortira le monde de la crise économique

Figure 7 : changement social

Le rapport de l'Internet à l'éducation donne lieu à des énoncés ambivalents. On voit dans le réseau un outil de transformation en profondeur des méthodes d'enseignement, et une façon de rendre le savoir attrayant (296, 454). On approuve le projet de connecter toutes les écoles, pour que les jeunes puissent acquérir la compétence informatique jugée indispensable (545, 1070...), mais aussi pour que le processus d'éducation devienne à terme aussi décentralisé que le réseau lui-même (342, 949...). En effet, si l'accès au savoir ne dépend plus ni de l'accès à un lieu particulier ni de la présence effective de l'enseignant-médiateur du savoir, l'éducation peut être complètement individualisée et se poursuivre à tout âge, par exemple, ou bien en dehors des horaires classiques. Il suffirait alors de mettre sur pied une procédure de vérification et de validation des connaissances qui, elle, devrait reposer encore sur la présence effective des étudiants. Par ailleurs, en ce qui concerne l'aménagement du territoire, un bon niveau de connectivité pourrait théoriquement permettre à la population et notamment aux jeunes d'éviter de converger vers les grands centres universitaires ou industriels, conduisant ainsi à une ré-appropriation de la totalité de l'espace et peut-être à la fin de la désertification de pans entiers des territoires nationaux jugés trop isolés. De la même façon, le télé-travail est souvent considéré comme une façon de retenir la population dans certaines régions et de favoriser la distribution des activités économiques sur tout le territoire. Enfin, le télé-enseignement est donné comme moyen permettant aux pays pauvres de pallier le manque de professeurs et d'universités (421, 773).

L'apparent effacement des distances que produit l'Internet, en créant, comme nous l'avons vu, la possibilité technique du télé-travail et du télé-enseignement, donne cependant naissance à la crainte d'un malaise social : on mentionne les enseignants,

qui voient leur prépondérance dans le processus éducatif menacée à la base (16, 602), tandis que les informaticiens, les premiers concernés par l'extension du télé-travail, ont déjà dû faire face à une rude concurrence de la part de leurs homologues des pays émergents ou des nouveaux pays industrialisés. La perte de la sociabilité et de l'école en tant que lieu de socialisation est un thème récurrent (304, 336, 23, 1048...).

C'est également dans cette rubrique que l'on retrouve avec insistance les thèmes développés par John Gray dans son article du *Guardian Weekly*. Un nombre important de candidats expriment son idée centrale, à savoir que les communautés virtuelles n'offrant que des droits et n'imposant aucune contrainte ne peuvent qu'être illusoire, superficielles. Ainsi, le 506, avec le 85, le 238, le 284, le 495 et bien d'autres, reprennent-ils presque mot pour mot l'argumentaire de l'auteur : " en fait, au lieu de développer de vraies relations humaines ou de vraies solidarités, les communautés virtuelles offrent seulement les avantages des communautés sans leurs fardeaux. Or ce sont les difficultés qui forgent les solidarités humaines ". Cette attitude est très proche de celle exprimée par Beniger, qui désigne sous le nom de " pseudo-communauté " tout groupe se constituant autour de la communication par ordinateur⁸. Un versant complémentaire de cette conception de la communauté est exprimé par le 202 : " le manque d'humanité du cyberspace est multiplié par l'égalité entre connectés. *Même s'il est pénible de le dire*, une communauté est basée sur des droits, mais aussi sur des contraintes et *sur le rejet des autres*⁹. Dans le cyberspace, la volonté de créer des communautés unies et mondiales revient à créer des assemblées de gens qui ne constitueront jamais une communauté ". Ce dernier énoncé frappe par le ton de défi désolé, comme si ce n'était qu'à regret qu'il affirmait l'exclusion

⁸John R. Beniger, " Personalization of mass media and the growth of pseudo-community " , *Communication Research*, n° 14, vol. 3, 1987, p. 352-371.

⁹Souligné par nous.

nécessaire à la cohésion d'un groupe. En fait il affiche la nécessité de l'Autre afin de pouvoir se constituer en tant que groupe distinct. Le discours universaliste qui a accompagné la venue de l'Internet comme d'autres médias de masse est ici perçu comme une menace envers l'individu. L'universalisme menace la clôture, perçue comme constitutive et intrinsèque au groupe et menace ainsi sa valeur de refuge ou de garant de l'identité. Tout ce discours " témoigne d'un vertige devant la béance d'une société indéfinie " ¹⁰ et réaffirme un besoin de stabilité avant tout symbolique.

Ces diverses déclarations ont de plus en commun le sentiment d'une dégradation des structures collectives, d'une détérioration du corps social qui laissent l'individu nu, sans défense. L'individualisme est ainsi perçu comme un danger qui guette la société de façon d'autant plus insidieuse qu'il émane de chacun de ses membres, donc de l'intérieur du corps social. L'antithèse qu'on retrouve avec insistance dans les énoncés qui saluent ironiquement l'avènement d'une époque où " l'on pourra faire ses courses sans sortir de chez soi " pour ensuite fustiger l'isolement qui en découlerait témoigne de la méfiance qu'inspire le bien-être dérivant de la technologie.

Un autre clivage se fait jour dans la conception des transformations sociales entraînées par la généralisation de la communication par ordinateur. Sur le versant utopique, la création d'un lien social fondé sur l'intelligence peut aboutir à une nouvelle ère pour la planète (460), ou à " la création d'une nouvelle réalité faite d'une conscience mondiale " (267) et pourrait " impliquer les gens dans le développement du monde " (468). Pour le 487, " dans ce nouveau monde, les problèmes que notre

¹⁰ Claude Lefort, " L'imaginaire de la crise ", *Commentaire*, n° 79, Automne 1997, p. 531.

société connaît depuis des siècles n'auront plus cours . Par exemple, le manque de communication physique nous empêchera d'être racistes et seul l'esprit aura de l'importance " : ici, loin d'être rejetée comme sous la rubrique " liberté ", l'immatérialité est perçue comme un moyen d'échapper aux déterminismes de l'apparence et des appartenances. L'insistance sur l'intelligence reprend la dichotomie traditionnelle entre l'âme et le corps, entre l'esprit et le corps, en attribuant la plus grande valeur au premier terme.

Plusieurs textes dénoncent " l'opinion communément admise ", exprimée par le 281, par exemple, selon laquelle " le cyberspace nous rapproche d'un monde gouverné par les robots ". De même, pour le 900 comme pour le 152, qui adoptent une approche non-déterministe, " le cyberspace ne va pas devenir plus important que la rencontre concrète entre deux personnes, comme le téléphone voilà 100 ans ". Le 286, lui, rapproche le nouveau média de la télévision et de la radio : " Certains reprochent au Web de ne créer que des relations artificielles entre individus et de couper l'utilisateur du monde. Mais quel média ne le fait pas ? Ne pouvons-nous reprocher à la télévision de diffuser des informations inexactes ou immorales ? Le fait d'écouter la radio n'est-il pas une façon d'échapper à la conversation de gens qu'il faudrait sinon affronter ? " Sans être précisément utopiques, ces remarques restent optimistes puisqu'elles visent à démontrer la continuité entre le cyberspace et les moyens de communication de masse déjà intégrés à la vie sociale. Or s'il n'y a pas de rupture, s'il s'agit d'un développement somme toute logique, bien qu'imprévisible, le changement social qui pourrait en découler a toutes les chances d'être moins inquiétant, et le cyberspace pourrait même avoir une portée symbolique inattendue : " la société industrielle était organisée autour de la chaîne de montage, qui la définissait.

Aujourd'hui nous ne disposons pas d'un tel outil pour caractériser notre société. Nous savons que le cyberspace pourrait être cet outil ” (293).

La vision apocalyptique du changement social que le cyberspace serait à même de provoquer est cependant la plus répandue. Elle s'organise autour de deux axes majeurs, la déconstruction du lien social d'une part, et la montée de l'individualisme d'autre part. De très nombreux textes insistent sur la solitude physique qu'implique l'Internet : “ la nouvelle communication implique l'existence de gens solitaires derrière leur écran ” (255) ; “ le cyberspace réduit les relations humaines : il y a seulement l'écran et vous; on peut briser tout lien avec le monde extérieur et devenir solitaire ” (520, 336) ; “ le cyberspace pourrait être synonyme d'un monde vide, où tous restent à la maison ” (917) ; “ Internet renforce la tendance à rester à la maison à regarder la télévision ” (174) ; “ toute cette technologie n'est pas si bonne, parce que la vie sera froide si tout le monde reste devant l'ordinateur toute la journée ” (1033) ; “ vous croyez avoir des amis, des ‘cyber-amis’, mais en fin de compte vous êtes seul en face d'un ordinateur toute la journée ” (930) ; “ vous n'aurez plus besoin d'aller faire vos courses, par exemple, vous enverrez votre liste de courses par le Web, on vous la livrera le jour suivant, donc cela affectera les relations entre êtres humains ” (1012, 518, 8, 72, 90, 111, 136, 206, 312, 317) ; “ le cyberspace renferme les gens sur eux-mêmes. Imaginez une ville où tous les citoyens restent toute la journée à la maison, seuls dans une petite pièce, assis devant leurs ordinateurs : le futur n'est pas souriant ” (1073, 1079, 333, 343, 1080, 1122).

La perte du contact physique, nous l'avons déjà vu, suscite une crainte violente qui va de pair avec la crainte suscitée par la montée de l'individualisme. Dans

le premier cas, l'individu est conçu comme un être passif auquel la disparition du contact physique impose la solitude sociale. Dans le second cas, l'individu est partie prenante du processus de délitement du lien social : “ les relations familiales sont perturbées, le rôle des parents dans l'éducation de leurs enfants amoindri, car les informations sont disponibles sur l'Internet (636) ; “ nous sommes de plus en plus séparés de nos familles ” (928) ; “ la présence du cyberspace dans tous les métiers peut nous faire craindre que les activités humaines soient en danger, ou pire, condamnées à disparaître. La communication entre humains semble affectée. Le cyberspace augmente l'égoïsme, il est à l'origine d'une profonde dépression sociale : les gens ne se parlent plus et restent dans leur monde virtuel ” (962) ; “ n'est-il pas dangereux de dépendre d'un ordinateur? La société semble avoir changé l'ancienne capacité des humains : parler aux autres et avoir besoin d'eux. On peut craindre qu'on finira par oublier Autrui ” (1068) ; “ on peut craindre que les internautes n'agissent de façon individualiste et élitiste, mettant fin à tout contact avec leur environnement direct afin de parler à des gens à dix mille kilomètres de distance. Le problème, c'est la nouvelle représentation des êtres humains, maintenant vus à travers une machine. Communiquer à travers un écran rend l'homme semblable à un robot ” (901) ; “ le cyberspace aggrave la crise de la modernité; l'homme moderne est très individualiste ” (520, 336, 524, 255, 434, 429). Comme l'indique le tableau ci-dessous, près des trois-quarts de l'échantillon partagent cette crainte.

Changement social

	Nombre de mentions	Pourcentage de l'échantillon total (630 textes)

cyberespace brise les liens humains, favorise l'individualisme	329	52,2%
uniformisation des cultures+hégémonie de l'anglais	67	10,6%
créé des communautés fragiles, par perte du sentiment de proximité	34	5,3%
menace l'écrit +autres médias	24	3,8%
perte valeurs morales+intelligence	14	2,2%
TOTAL	468	74,2%

Figure 8 : changement social

La notion de crise apparaît très souvent, de même que l'idée que nous vivons une situation sans précédent. Comme l'a montré Claude Lefort dans son essai "L'imaginaire de la crise"¹¹, ces deux idées sont liées à une époque, le dix-neuvième puis le vingtième siècle. C'est cependant déjà à l'occasion de son analyse du dix-huitième siècle que la notion de 'situation totalement inédite' est employée par Tocqueville ; celle de crise et d'accélération de l'histoire se retrouve sous la plume d'auteurs très divers jusqu'à l'époque contemporaine¹². C'est dire que ces notions représentent, pour les candidats qui en font usage, à la fois un argument d'autorité - du fait de leur adoption par des philosophes et des écrivains réputés - et un pouvoir d'explication : elles rendent intelligibles une situation, le temps présent, marquée par l'indétermination, qui en est la caractéristique propre. L'indétermination inhérente au présent se voit en outre renforcée par le développement d'une technologie sans contenu intrinsèque, une technologie qui n'est rien d'autre qu'un véhicule et qui en

¹¹ Claude Lefort, "L'imaginaire de la crise", *op. cit.*, p. 531.

¹² *Ibid.*, p. 528 : Claude Lefort cite les auteurs suivants : Stendhal, Péguy, Valéry, Arendt, Husserl et Leo Strauss.

tant que telle est fortement associée à l'idée de mouvement. Or le mouvement ne peut que renforcer la peur du désordre, du flou qui est à la base de " l'imaginaire de la crise ".

Thème n° 4 : Aspects politiques

Vision utopique

Vision anti-utopique

village global	déracinement, culture unique, uniformisation
liberté de communication, de diffusion d'information	affaiblit l'autorité de l'Etat; autorise la propagande
permet aux petits pays de s'exprimer	les pays pauvres n'ont pas l'infrastructure
destabilise les régimes autoritaires	la Chine, Cuba contrôlent ce qui se dit sur le Net
démocratie directe	beaucoup n'y ont pas accès ☒ manque de représentativité
communautés idéales sur le Net	perte de citoyenneté par perte du sens des contraintes
comm. sans distinction de race, religion ...	diffusion de thèses racistes, xénophobes
auto-régulation du réseau par les usagers	les gouvernements ne peuvent contrôler le réseau

Figure 9 : aspects politiques

“ Le cyberspace nous fait perdre nos racines. Alors que la culture locale structure l'esprit et l'âme, le cyberspace (...) est un monde de déracinement ” (332).
 “ Les anciennes identités sont mises en pièces, sans que de nouvelles apparaissent ” (60). “ La croissance du cyberspace dans notre société est l'une des causes de la disparition de la culture et des valeurs ” (1011). “ Il menace les identités nationales : un Japonais ne peut pas voir le monde comme un Africain, par exemple ” (293).

Ces quelques exemples indiquent une forte peur identitaire, qui est celle de disparaître corps et biens dans un vaste ensemble, d'être phagocyté sans espoir de jamais retrouver les caractères distinctifs des identités nationales. Alors que les partisans de la communication voyaient dans le village global un moyen de rapprocher

les peuples et de créer la paix mondiale, les quelques énoncés ci-dessus dénotent le réflexe d'auto-défense de qui sent son identité trop fragile pour être traversée sans dommage par la communication mondialisée, marquée par l'indétermination, le manque de règles. Tout se passe comme s'il était nécessaire de définir l'autre comme différent par essence pour pouvoir se constituer soi-même en tant qu'être autonome. Dans un tel contexte, le rapprochement entre les peuples ne peut qu'être vécu comme une défaite, une fusion dans laquelle on se perd. La notion de village global, comme on le verra ci-dessous, ne recueille donc que peu de suffrages. Au contraire, le déclin de l'Etat-nation est déploré notamment en tant que garant de l'identité du groupe. Le tableau ci-dessous donne la fréquence d'occurrence de ces notions d'importance majeure dans le débat politique contemporain. Les tableaux suivants aborderont sous l'angle quantitatif et en détail les aspects politiques repérés dans les énoncés.

Aspects politiques

	Nombre de mentions	Pourcentage de l'échantillon total (630 textes)
favorise la démocratie, la transparence, la liberté	73	11,6%
favorise la paix dans le monde	52	8,2%
déstabilise les régimes autoritaires	27	4,2%
ouvre la voie au totalitarisme et n'entrave pas les régimes totalitaires	24	3,8%
détruit la citoyenneté par repli sur le privé	6	0,9%

TOTAL	182	28,8%
--------------	------------	--------------

Figure 10 : aspects politiques

Il faut tout d'abord remarquer que les aspects spécifiquement politiques sont mentionnés par moins d'un tiers des énoncés, alors que près de 90% d'entre eux mettaient l'accent sur l'influence culturelle du réseau. Ce relatif retrait par rapport à la politique a probablement une cause structurelle : nous avons vu plus haut, en effet, que la technologie se voyait attribuer le pouvoir de changer la société de fond en comble par la seule grâce de son existence, en évacuant complètement le politique.

Notons la présence marginale d'énoncés sur le totalitarisme que favoriserait l'Internet. Si quelques-uns (8, 395, 256) font une analyse politique du processus d'atomisation de la société, d'autres se réfèrent explicitement à des modèles littéraires d'anti-utopie. Le *1984* de George Orwell est ainsi mentionné par seize personnes, le *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley par 8 personnes, soit respectivement 2,5% et 1,2% de l'échantillon. Les auteurs de science-fiction proprement dite sont moins souvent cités : Ray Bradbury apparaît trois fois, William Gibson et Isaac Asimov ne sont cités qu'une fois chacun. Les films dont l'Internet est l'anti-héros sont peu représentés : *Traque sur Internet* apparaît trois fois ; les autres films cités n'ont rien à voir avec l'Internet, mais avec la mise en scène d'une société où la technologie avancée asservit l'humain : *Blade Runner*, qui se fonde sur une troublante ressemblance entre hommes et machines, est cité une seule fois, de même que d'autres films moins célèbres, tels que *Le Cobaye*, ou plus anciens, tel le *Metropolis* de Fritz Lang. On peut noter dans la distribution des auteurs ou des oeuvres mentionnées un clivage entre culture savante et culture populaire ; les deux premiers auteurs appartenant sans aucun doute à la première catégorie sont cités sans crainte dans ce

contexte d'examen, alors que le statut de la science fiction et des films est perçu comme inférieur et donc dépourvu d'une légitimité suffisante pour appuyer une argumentation.

Un autre thème évoqué dans les aspects politiques de l'Internet est celui de l'abolition de la distance que permettrait l'instantanéité des communications. Ces énoncés sont très ambivalents, mêlant la crainte de la décomposition de la structure politique des sociétés contemporaines à un certain degré d'optimisme.

Abolition de la distance

	Nombre de mentions	Pourcentage de l'échantillon total (630 textes)
village global, fin de la géographie, des frontières	54	8,5%
distance annihilée, gain de temps, travail facilité	49	7,7%
on ne voyagera plus	9	1,4%
TOTAL	112	17,7%

Figure 11 : abolition de la distance

L'aspect linguistique est un enjeu de taille dans cette résistance à l'uniformisation que l'Internet est censé produire. Ainsi, " le cyberspace contribuera à réduire la culture ou la langue nationale . L'Internet montre la suprématie de l'anglais et transforme les spécificité locales en une grande culture internationale " (586). " L'Internet impose un modèle culturel et idéologique " (263) ; " le cyberspace ne doit pas être utilisé seulement pour l'expansion de la civilisation Cola " (531) ; " L'Internet contribuera à réduire la culture et la langue nationale, il montre la suprématie de l'anglais. Si Internet ne devient pas le lieu privilégié de l'hégémonie culturelle américaine, il conduira peut-être à l'élargissement de l'univers humain "

(586). De tels exemples pourraient être multipliés : ils manifestent eux aussi la crainte de perdre sa langue dite maternelle, avec toutes les connotations de chaleur, d'intimité, de relation pleine, entière, sans faille que cela implique. La peur de perdre son identité linguistique est l'une des facettes de la grande peur identitaire, la peur de se fondre dans un tout englobant, où les contours du moi s'estompent, se diluent jusqu'à disparaître complètement. De rares voix s'élèvent pour défendre l'usage de l'anglais en tant qu'outil de communication transculturel (1064), mais elles restent isolées face au stéréotype de l'impérialisme linguistique et culturel des Etats-Unis.

La liberté de communication est un autre exemple de ces notions fortement teintées d'ambivalence. Si on la considère comme un moyen de lutter contre les états militaristes ou autoritaires tels que la Birmanie ou la Chine (615, 304), de promouvoir les droits de l'homme (211, 1101), d'encourager la démocratie (541, 127, 833), de faire régner la paix et la tolérance sur terre (1004), d'autres y voient le moyen de se jouer des frontières et des lois propres à chaque pays et donc de mettre en échec la conception traditionnelle de l'Etat (615, 1001). Quarante-deux candidats craignent aussi que la liberté de circulation des informations ne soit détournée pour porter atteinte à l'intimité de chacun, tandis que 128 d'entre eux soulignent qu'elle sert avant tout à répandre des idées extrémistes. De même, l'espace ouvert à la délinquance par l'apparent manque de contrôle est mentionné de façon récurrente, de même que l'impuissance supposée des gouvernements face à ce phénomène. Près de la moitié des textes font état de telles préoccupations, ainsi que le montre le tableau suivant.

Contrôle, réglementation

	Nombre de mentions	Pourcentage de
--	--------------------	----------------

		l'échantillon total (630 textes)
réglementation internationale+ gouvernementale nécessaire	141	22,4%
contrôle impossible à exercer	65	10,3%
liberté excessive = danger	63	10%
auto-régulation souhaitable	23	3,6%
aide la police à arrêter les criminels	12	1,9%
TOTAL	304	48,2%

Figure 12 : contrôle, réglementation

Les deux premiers chiffres concernant la nécessité d'un contrôle et sur l'impossibilité d'exercer tout contrôle doivent être considérés comme les deux facettes d'un même rapport à la loi. En effet, de nombreux candidats déplorent vigoureusement les difficultés techniques mais aussi territoriales qui rendent, croient-ils, tout contrôle étatique impraticable. Ils mentionnent la publication sur Internet des sondages pré-électorales, interdits en France dans la semaine qui précède les élections, la publication du livre du Dr Gubler après son interdiction par décision de justice, de même que la publication des photographies de l'accident qui a causé la mort de la princesse de Galles. Ces exemples sont donnés pour illustrer le danger que constitue l'absence apparente de contrôle, puis pour réclamer la mise en place d'une législation *ad hoc*, stricte de préférence. Quatre personnes (312, 389, 353, 867) déplorent la décision prise par la Cour Suprême des Etats-Unis au mois de juin 1996¹³ afin de mettre un terme aux diverses tentatives de censure de l'Internet. C'est un véritable culte de la loi et de l'ordre qui transparait dans ces énoncés qui représentent près de la moitié de l'échantillon, une forte demande de limites, de contrôle et d'orientation. Pour Paul Mathias, cet état de fait " participe d'un phénomène de *déplacement* , par quoi il faut

¹³Le texte de cet arrêt figure dans l'annexe n° 9.

entendre qu'on se détourne de l'essentiel, qui demeure difficilement pensable, et qui est la communication elle-même, pour fixer son attention sur (...) ce qui est reconnu par la loi comme 'illicite' »¹⁴. On peut également émettre l'hypothèse d'un second type de déplacement, selon lequel cette demande surgit massivement en raison de l'indétermination apparente du réseau. En affirmant que le réseau est ingouvernable, on en fait une métonymie de ce qui, en nous, échappe à notre contrôle ; en réclamant à grands cris des lois strictes sur le contenu des sites, c'est encore cette part d'ombre qu'on essaie de dompter.

Au passage, on oublie de remarquer que tout internaute est par définition soumis aux lois, celles du pays où il vit et que l'Internet ne rend aucunement caduques. On ne tient aucun compte non plus de la jurisprudence, déjà touffue, ou des groupes de juristes engagés dans une réflexion de fond sur le sujet ¹⁵. En d'autres termes, on oublie de penser l'Internet comme objet social déjà inséré et enserré dans un enchevêtrement technique et juridique. On en parle avec effroi - pour mieux justifier les restrictions auxquelles on voudrait soumettre sa liberté. C'est le même argumentaire de l'excès qui sera développé pour invoquer le risque de dépendance en faisant de l'Internet un équivalent de drogue. Quant aux exemples de déviance majoritairement cités, la sexualité et la recette de fabrication des bombes, ils sont sans doute les deux aspects d'un même rapport à la loi. Les jeunes gens de notre échantillon feraient alors vigoureusement appel à l'état et à la loi en tant que figures paternelles dont l'autorité tutélaire servirait à forclure toute possibilité de jouissance, pour mieux masquer l'angoisse mêlée de désir que suscite le grand maëlstrom du réseau.

¹⁴Paul Mathias, *La cité Internet*, Paris, Presses de la Fondation Nationale de Sciences Politiques, 1997, p. 107, italiques dans le texte.

¹⁵Voir à ce sujet *Journal of Computer-Mediated Communication*, vol. 2, n° 1, 1996, entièrement consacré aux aspects juridiques d'Internet : <<http://jcmc.huji.ac.il/vol2/issue1>>.

Certains soulignent les possibilités que l'Internet ouvre à la démocratie directe: "chaque citoyen participe à la vie politique sur l'Internet et non par l'intermédiaire de ses représentants" (389); "les décisions et les opinions de chacun comptent, mais à un niveau mondial" (615). Nous retrouvons ici l'idée que les nouvelles technologies de la communication, à elles seules, créeront l'égalité et ce, au niveau planétaire. C'est encore une déclinaison de l'utopie technologisante, comme l'idée de la prise de décisions politiques directement par les citoyens, ou celle d'une généralisation de la démocratie grâce à l'Internet. Cependant les mêmes locuteurs mettent en avant les écueils soulevés par de telles évolutions: "Mais le danger de la démocratie directe, c'est que sans obligation, beaucoup choisiront d'être en dehors du système, par manque d'intérêt, ce qui affaiblira la notion de communauté" (389); "dans un monde où chacun peut vivre seul et n'est plus forcé d'être un animal politique, le totalitarisme n'est-il pas proche? L'atomisation de la société n'est-elle pas un danger?" (8). Le raisonnement est assez clair: la participation de l'individu à titre personnel, sans instances représentatives conduit à l'individualisme puis à 'l'atomisation' de la société plutôt qu'à une renaissance du lien politique, comme l'indique le tableau suivant. On remarque aussi le recours très fréquent à la notion de communauté, plus fréquent d'ailleurs qu'à la notion de citoyenneté. On peut penser qu'il s'agit là d'un tropisme de la langue anglaise, mais cette explication, trop limitée, ne rend pas compte de la profonde différence entre l'affiliation communautaire et l'affiliation citoyenne: la première, fondée sur la naissance, enracinée dans le sol, la seconde, issue du libre choix et des convictions politiques de chacun. L'usage insistant de la notion de communauté laisse penser que dans ces textes, la dimension de lien fusionnel, où

chacun est lié à tous les autres dans un réseau de solidarités fortes, joue un rôle primordial.

Norbert Elias fournit un élément d'explication à cette sur-valorisation de la communauté dans son analyse des attitudes anti-individualistes : il évoque “ une vision mythologique selon laquelle les entités sociales comme les nations, les races ou les classes auraient véritablement une existence antérieure à celle de tous les individus et indépendante de la leur, une vision selon laquelle il y aurait pour ainsi dire des *sociétés sans individus* ”.¹⁶ Nous sommes donc en présence d'une conception essentialiste de la communauté, censée préexister aux individus qui la composent. Une telle vision va d'ailleurs de pair avec le mythe de la communauté perdue, mythe très proche de celui d'un âge d'or ou d'un paradis perdu, mais exprimé en termes politiques plutôt que religieux. Nous pourrions aller jusqu'à dire qu'il s'agit de la traduction politique d'un fait religieux, celui de la communion, qui se trouve ainsi sécularisé.

Ces jugements de valeur s'appuient en effet sur une conception de la communauté comme groupe capable de structurer l'identité de chacun en lui fournissant un référent stable, doté de caractéristiques spécifiques qui le différencient nettement de tous les autres. Il n'est pas question dans ces déclarations de citoyenneté mais d'appartenance, et le groupe est considéré comme un corps, un organisme vivant où chacun vient puiser les éléments qui nourriront son identité à la fois en tant qu'individu autonome et en tant que membre d'un groupe. En somme, l'Internet se voit accusé de nous détacher du corps nourricier du groupe, pour nous exposer, dans un face-à-face solitaire, à la totalité du monde.

¹⁶Norbert Elias, *La société des individus*, (1987), Paris, Fayard, 1991, p. 128-129, italiques dans le texte.

Il importe de noter que le très net rejet de l'individualisme qui serait une conséquence de l'existence d'un réseau mondial de communications et que l'on rencontre dans la presque totalité des textes se rattache en réalité à la complainte, déjà riche d'une longue tradition, contre la modernité et ses maux, où l'individualisme occupe une place centrale¹⁷. Tocqueville déjà décrivait ainsi la démocratie en 1835 :

“ Je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas ; il les touche et il ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul et, s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie ”¹⁸.

Dans cette optique, la démocratie, en créant les conditions d'un repli sur la vie privée, met en branle les mécanismes de la désagrégation de l'organisation sociale qui aboutissent à l'individualisme et à la perte de la participation à la vie de la cité. Le corollaire en est que l'individu se retrouverait réduit à ses seules forces pour la création de valeurs ou de normes de comportement. C'est un idéal d'autonomie individuelle qui pour Durkheim constituait l'une des caractéristiques de la modernité. Pour Norbert Elias, qui analyse le processus d'individualisation sur de très longues périodes, il s'agit aussi de l'aboutissement d'un processus historique : “ les individus se dégagent (...) des communautés préétablies de naissance ou des groupes protecteurs. Et ils disposent d'une plus large liberté de choix. Ils peuvent bien plus librement décider de leur sort. Mais aussi *doivent-ils* décider de leur sort. Non seulement ils *peuvent* devenir plus autonomes, mais ils le doivent ”¹⁹. En d'autres termes, les auteurs des énoncés que

¹⁷Raymond Aron, *Les désillusions du progrès : essai sur la dialectique de la modernité*, Paris, Calmann-Lévy, 1969, p. 125.

¹⁸Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, (1840), Paris, Gallimard, 1961, p. 434.

¹⁹Norbert Elias, *La société des individus*, *op. cit.*, p. 169, italiques dans le texte.

nous étudions déplorent la disparition de la stabilité de l'ordre politique et social qui assignait à chacun une place clairement définie dans un ordre social d'où toute mobilité était pratiquement exclue. La réussite personnelle ne repose plus que sur l'individu, qui se voit investi d'une responsabilité que beaucoup jugent écrasante. Comme le dit Alain Ehrenberg en adoptant la même perspective qu'Elias, " dans notre nouvelle configuration normative, chacun (...) doit arrimer sa conduite sur lui-même : (...) les repères symboliques ne sont plus donnés par avance. Nous avons atteint l'âge d'homme, ce qui signifie que nous sommes responsables de nous-mêmes à un point jamais égalé dans l'histoire des sociétés modernes. Cette augmentation de la responsabilité nous rend, dans son mouvement même, plus vulnérables, car elle suppose la capacité de chacun à agir à partir de son autorité privée et de son jugement personnel ”²⁰. Ehrenberg note ensuite l'émergence de la généralisation de la subjectivation, mais loin de la limiter aux individus, il l'analyse, à la suite d'Elias, comme " une forme sociale et politique ", " un processus historique ", " accusé d'avoir favorisé le déclin de la politique ”²¹. Au vu de cette analyse, il est très important de garder à l'esprit que la revendication anti-individualiste s'inscrit dans un processus et n'est pas spécifique à l'Internet, ni même aux médias en général mais qu'elle s'apparente aux stéréotypes dont nous étudierons les fonctions ci-dessous.

Thème n° 5 : Internet et liberté

Vision utopique

Vision anti-utopique

liberté d'action	liberté excessive, donc dangereuse
ni loi ni morale	ni loi ni morale

²⁰ Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy, 1995, p. 23.

²¹ *Ibid.*, p.22.

liberté d'expression, de pensée, de débat	délinquance, propagande, sectes
monde de pensée et d'imagination	évasion du monde réel
monde virtuel où tout semble possible	sens de la réalité perturbé

Figure 13 : Internet et liberté

Ce tableau recoupe le précédent par ses deux premières rubriques, qui enrichissent cette fois le rapport à la loi d'une mise en valeur de la liberté individuelle, de la responsabilité de chacun dans le choix de ses activités sur le réseau. Trente personnes, soit 4,7% de l'échantillon, y voient avant tout un espace favorable à la liberté d'expression, voire " le dernier lieu de liberté existant " (756). Cependant, la liberté de se présenter sous les dehors les plus flatteurs ou les plus menteurs, la liberté en somme de paraître masqué, n'est que très marginalement perçue de façon positive, par un seul candidat : " Dans un monde où Big Brother semble être une réalité plutôt qu'une fiction, les gens apprécient la liberté offerte par le Net. (...) Le cyberspace est un monde en soi, où les lois semblent être mises de côté, où les gens peuvent choisir de montrer ce qu'ils veulent d'eux-mêmes" (1067). Bien plus répandue est l'opinion exprimée par le 584, qui évoque " les troubles de la personnalité possibles pour les personnes fragiles, provoqués par l'usage de personnalités multiples ". Cette crainte est intimement liée à celle de ne plus être capable de faire la différence entre monde virtuel et monde réel. Mais il y a plus, car elle se rattache aussi à l'angoisse de se perdre, de laisser son identité se fondre, se dissoudre dès lors qu'elle ne peut plus prendre appui sur le concret. En toile de fond de ces énoncés, se profile une certaine conception de l'identité individuelle, laquelle est pensée comme un ensemble stable et unifié, relayé par le corps individuel ainsi que par le groupe, vu comme corps collectif. Il n'est donc guère surprenant que la mise à distance supposée du corps soit vécue comme une atteinte à l'intégrité de l'identité individuelle, comme pourrons le constater

ci-dessous, (figure 14) , avec plus d'un tiers des énoncés évoquant la dématérialisation, la confusion entre le réel et le virtuel, les risques de dépendance, de perte d'identité et de folie.

Toute innovation technologique comportant son irréductible part de risque, risque désiré tout aussi fortement qu'il est craint, on rencontre souvent l'appréhension que l'Internet ne vampirise littéralement ceux qui s'y adonnent. Ces craintes font écho à celles de la presse populaire, qui titre régulièrement sur les dépendances créées par l'Internet et sur les nouvelles formes de thérapie appropriées.²² L'expression de " toxicomanie au Web " connaît d'ailleurs un beau succès, si l'on en juge par le nombre de sites consacrés à ce qui est censé être une nouvelle forme de dépendance²³. L'un des axes du discours sur l'Internet en fait la manifestation d'une radicale altérité. Par exemple, la chaîne de télévision américaine CBS diffuse un fait divers sulfureux : une jeune adolescente de quatorze ans abandonne le domicile familial pour rejoindre un soldat de l'Armée de l'Air rencontré sur IRC (Internet Relay Chat - forum de discussion en temps réel) : sa mère met le réseau en accusation, puis l'information est démentie deux jours plus tard²⁴. Mais il n'en reste pas moins une impression de danger diffus, qui, parce qu'il touche à la sexualité, fait que l'Internet prend des allures de continent noir. De même, une publicité récemment diffusée à la télévision par IBM et mentionnée par deux énoncés met en scène des jeunes gens, dans une entreprise, affolés par le dysfonctionnement incompréhensible du système d'impression. Le

²²Arnaud Hubert, Benoît Faucon , Jérôme Thorel , " Les mythes de l'Internet ", *Planète Internet*, juillet - aout 97, p. 47-57. Ce dossier très complet répertorie les rumeurs, fausses nouvelles et fantasmes divers circulant sur le réseau lui-même ainsi que dans la société.

²³D. Véléa, M. Hautefeuille, C. Lantran-Davoux *et alii*, " La toxicomanie au Web : nouvelle 'toxicomanie sans drogue' ", *Synapse*, mars 1998, n° 144, p. 21-28. Les auteurs fournissent les adresses de sites consacrés à la dépendance créée par l'Internet, tels que celui de Internetters Anonymous :

<<http://www.ltw.com/~rscott/la.html>> ou celui de Center for Online Addictions :

<<http://www.web20.mindlink.net>>

²⁴*CBS News*, Juillet 1996.

diagnostic tombe cependant rapidement: la panne est due à “ un virus ” que l'un d'entre eux a importé alors qu'il était sur Internet ²⁵. Le vocabulaire lui-même - l'Internet contient des micro-organismes capables d'attaquer voire de détruire - est lié à une vision de l'Internet en tant que foyer d'infection exogène potentiellement à même de détruire ceux qui s'y risquent : il y a là le sentiment d'une altérité indépassable, qui se retrouve dans la perception de toute technologie nouvelle.

Changements de la personnalité

	Nombre de mentions	Pourcentage de l'échantillon total (630 textes)
confusion entre réel et virtuel	84	13,1%
évasion de la réalité, monde d'illusions, trop parfait	48	7,5%

suite du tableau page suivante

	Nombre de mentions	Pourcentage de l'échantillon total (630 textes)
risque de dépendance + folie	34	5,3%
risque de perte d'identité	17	2,6%
dématérialisation	15	2,3%
perte de la notion de temps	8	1,2%
TOTAL	206	32,6%

Figure 14 : changements de la personnalité

²⁵ FR3, mai 1997 : “ C'est Henri, il a collé un virus d'Internet dans l'ordinateur ”.

Le tableau ci-dessous (figure 15) montre que les craintes concernent non seulement les individus, mais encore la société tout entière. En effet, la perception de l'Internet en tant qu'espace de délinquance est elle aussi largement partagée, puisque près de 40% de l'échantillon évoquent les nouveaux champs d'action offerts à la criminalité par l'immédiateté des communications. Les crimes sexuels sont majoritairement cités, alors que les infractions strictement technologiques, telles que le piratage de données, n'apparaissent que dans une proportion infime d'énoncés (2%).

Délinquance

	Nombre de mentions	Pourcentage de l'échantillon total (630 textes)
pornographie, pédophilie, prostitution, perversions	143	22,6%
diffusion d'infos privées ou illégales	58	9,2%
trafic de drogues et autres, favorise la comm. entre criminels +les meurtres	56	8,8%
piratage de données, introduction volontaire de virus	13	2%
TOTAL	270	42,6%

Figure 15 : délinquance

La figure 15 comporte un autre élément marquant, qui est la diffusion non autorisée d'informations privées et qui reflète le débat contemporain sur les limites de la liberté d'informer face au droit à l'intimité. De nombreuses références sont d'ailleurs faites à l'actualité. On peut se demander pourquoi les crimes à caractère sexuel sont mentionnés plus souvent que tous les autres. Ce fait trouve probablement un début d'explication dans l'attrait mêlé de répulsion qu'exerce l'Internet. Citons également la très large publicité donnée aux crimes sexuels sur l'Internet : qu'il

s'agisse de presse écrite ou parlée, le battage fait autour des sites pornographiques correspond à une tentative de dé-crédibiliser ce nouveau média, dans ce qui est probablement une réaction d'auto-défense de la part des médias traditionnels. Ces derniers en effet, déjà vulnérables face à la télévision, se sentent menacés par la déferlante de l'Internet et tendent à jeter le discrédit sur le réseau en relayant largement tout élément négatif le concernant. Ils soulignent ainsi l'absence de contrôle social sur le réseau, notamment en ce qui concerne la vérification de l'information, et mettent en valeur, par ricochet, leur propre rigueur professionnelle. Mais le dénigrement de l'Internet ne rencontre un large écho dans l'opinion publique que parce qu'il trouve une résonance dans des sentiments préexistants.

Mouvements extrémistes, sectes

	Nombre de mentions	Pourcentage de l'échantillon total (630 textes)
sites néo-nazis, fascistes, racistes, violents, terroristes	123	19,5%
recette de fabrication d'une bombe	30	4,7%
les sectes se livrent au prosélytisme	21	3,3%
TOTAL	174	27,6%

Figure 16 : mouvements extrémistes, sectes

Près d'un quart de l'échantillon, si l'on additionne les deux premières rubriques de la figure 16, mentionne le danger terroriste ; ces chiffres sont à rapprocher de la très forte demande de contrôle qui se fait jour dans près de la moitié des énoncés (figure 12). Ils sont également à rapprocher de l'utopie libertaire, si importante pour les fondateurs de l'Internet ainsi que dans le paysage politique américain, mais qui suscite le rejet dans le contexte français. Enfin, le phénomène des sectes, et notamment de

Heaven's Gate, est également présent, mais de façon plus marginale, comme une illustration de la capacité du réseau à prendre au piège les personnalités fragiles. La crainte de la délinquance, du terrorisme, la demande d'un contrôle de l'état sur l'Internet remettent le réseau dans le contexte du rapport à la loi, expriment la crainte du délitement de l'ordre social par l'introduction du réseau des réseaux. Ce n'est cependant pas l'unique caractéristique du rapport aux nouvelles technologies, comme le montre le tableau ci-dessous :

Thème n° 6 : Rapport aux nouvelles technologies

Vision utopique

Vision dystopique

symbolise le progrès	crainte d'une technologie incontrôlée
simple outil de la vie quotidienne	nouvelle ère virtuelle, monde irréel
société globale reliée par les ordinateurs	solitude, passivité, dépendance
vie plus facile grâce au télétravail	perte de la sociabilité sur le lieu de travail
fera sortir l'Europe de la crise	les ordinateurs détruisent les emplois
crée un monde nouveau, parfait	évasion dans l'irréalité, paradis illusoire
symbole de modernité, succède aux religions	emprise de la technologie sur l'individu
démocratise l'accès au savoir	exige un savoir préalable très important
source de savoir encyclopédique	risque de mettre à mort les livres et l'écriture
supérieur au Minitel	Minitel voué à disparaître, cause d'inquiétude

Figure 17 : rapport aux nouvelles technologies

Ce qui frappe dans une très grande majorité d'énoncés, c'est la perception d'un déroulement historique inévitable, comme si l'histoire avait un sens inexorable. Ce sens, c'est l'inévitabilité du progrès technologique et donc un sentiment d'impuissance personnelle vis-à-vis des évolutions qu'il entraîne. L'humanité est perçue comme une victime des forces qu'elle a elle-même mises en branle. Pour certains, visiblement adeptes d'une vision déterministe de l'histoire, l'effet délétère de la technologie peut être perçu dès l'aube de l'humanité, dès la création des premiers outils. Ainsi, le 916

affirme, comme de nombreux autres candidats (125, 917) : “ les nouvelles technologies ont posé problème à travers l’histoire. La science ne se préoccupe pas des limites ”. On évoque la rupture que le réseau peut créer vis-à-vis de techniques plus anciennes : “ j’ai peur que le cyberspace ne devienne plus utile que la lecture ”, écrit le 1025, comme le 565, pour lequel “ les lettres et les livres ne doivent pas être oubliés, autrement ils vont mourir ”. On qualifie également l’Internet de troisième, quatrième voire cinquième révolution industrielle, qui instaurerait une coupure nette entre passé et présent et libérerait les citoyens de l’emprise du passé. Nous sommes ici témoins de l’évacuation de la dimension politique : la technologie, à elle seule, suffirait à créer une nouvelle société.

A partir de cette interprétation largement partagée, les attitudes se répartissent inégalement entre un optimisme volontariste et un pessimisme de type heideggérien, attitudes qui d’ailleurs coexistent souvent dans des raccourcis assez saisissants. Une telle coexistence s’explique probablement par l’égale utilité de l’apologie ou de la dénonciation pour écarter, comme nous le verrons ci-après, la problématique de la technologie en tant que prolongement de l’humain et en tant que *praxis* enracinée dans un lieu et une époque donnée. L’apologie comme la dénonciation, l’enthousiasme comme le rejet font de la technologie un élément à la puissance illimitée, qui plie l’humain à ses exigences et à sa loi. On retrouve dans de nombreux énoncés le stéréotype de la prise de pouvoir par les machines (281), qui est cependant assez fréquemment cité en qualité de scénario de film : la qualité de fiction crée une distanciation quelquefois ironique, mais l’idée, lorsqu’elle est exprimée, ne suscite que très rarement le rejet moqueur : c’est que tout l’imaginaire qui a trait à la toute-puissance du progrès a probablement aussi pour effet de garantir la diffusion des

innovations, dans ce qui s'apparente à une prophétie auto-réalisatrice : le 135 mais aussi le 112 estiment que “ les sociétés doivent s'adapter à ce nouveau moyen de communication et accepter de vivre à l'échelle du globe ”. Pour le 47 et le 389, “ un point de non-retour a été atteint dans la civilisation. Le cyberspace est une réalité que nul ne peut ignorer ”. Cette toute-puissance est facteur d'anxiété, puisque 16 candidats déplorent le sous-équipement de la France en informatique de réseau, comme le 1038 ou le 915, tandis que le 478 ou le 395 parlent d'un “ retard technologique ” dû aux carences de l'enseignement, et s'inquiètent de l'avance prise par les Etats-Unis, comme le 1070 ou le 344. Le rapport aux nouvelles technologies passe donc aussi par le sentiment, non seulement qu'on ne peut s'opposer au changement, mais qu'on se doit de l'accompagner activement, sous peine d'être laissé sur le bord de la route.

Les données quantitatives du tableau ci-dessous font clairement ressortir la prédominance de l'optimisme, ainsi qu'une croyance très vivace au progrès et à ses bienfaits. Cela est d'autant plus remarquable que moins de 5% de l'échantillon avoue ne rien comprendre à l'Internet, alors que seuls 3 candidats sur les 630 précisent qu'ils savent se servir du réseau et de ses possibilités, un écart qui souligne combien l'optimisme, dans les énoncés que nous avons étudiés, relève de la représentation plutôt que d'une expérience directe du réseau.

Rapport aux nouvelles technologies

	Nombre de mentions	Pourcentage de l'échantillon total (630 textes)
cyberspace=symbole de		

progrès, libère l'homme	120	19%
cyberespace et technologie asservissent l'homme	96	15,1%
technologie neutre, sera ce qu'on en fera	67	10,6%
Internet = incompréhensible, pas encore au point	30	4,7%
TOTAL	313	49,6%

Figure 18 : rapport aux nouvelles technologies

On peut par ailleurs noter que l'optimisme technologique s'accompagne d'un optimisme économique certain, puisque l'Internet est censé extraire les économies mondiales de la crise grâce à l'augmentation des échanges, à la création de nouveaux emplois, à l'augmentation du télétravail. Le 1070, ainsi, s'élève contre la technophobie: " Mais qu'est-ce que l'Internet, le cyberespace, tous ces mots qui effrayent nos grand-mères ? Hier encore, j'ai entendu dire 'l'Internet, c'est l'individualisme des USA, l'Internet détruit l'emploi, l'Internet c'est la fin de l'école. Peut-être. Mais comme l'a dit Schumpeter, 'le progrès technique est une source de destruction créatrice'. C'est la vérité, Internet peut détruire l'emploi mais en créer aussi ". Plus de la moitié des énoncés (figure 19) font état des liens entre l'Internet et l'accroissement des échanges économiques. La prise de conscience de réalités économiques est peut-être particulière à notre échantillon, une interprétation que semblerait étayer la référence à Bill Gates, qui paraît treize fois et toujours dans des termes admiratifs ou à tout le moins approbateurs. On cite sa fortune (905, 609, 651, 564) pour preuve du bien-fondé de ses actions, mais aussi ses déclarations de foi en faveur des bienfaits de la société d'information (1011, 477...), ce qui mêle les aspects utopiques et l'attitude pragmatique de façon assez prévisible dans le contexte de l'idéologie de la communication.

Seule la ségrégation entre riches et pauvres au sein d'un même pays, entre pays industrialisés et pays en voie de développement sur le plan planétaire, reste préoccupante pour 21,6% de l'échantillon. Il y a là une sorte d'identification anxieuse aux pays du Tiers-Monde, où l'insuffisance des infrastructures ne permet pas de rejoindre le réseau et crée une exclusion de fait. Cette angoisse fait écho à celle qui pousse nombre de candidats à affirmer que l'on ne peut s'opposer au progrès, de peur de se retrouver exclu. Pour bon nombre de ceux qui expriment la crainte de ce nouveau type de marginalisation, les effets redoutés sont d'abord économiques, puisque le manque de connectivité réduit les possibilités d'échange. Les aspects culturels, politiques ou sociaux découlant d'infrastructures insuffisantes ne sont mentionnés qu'en second lieu. Par contre, les initiatives du gouvernement français pour encourager le développement de l'Internet dans les écoles sont toujours mentionnées avec approbation, dans 31 énoncés. Si ce pourcentage est peu élevé, il révèle cependant la crainte d'un retard français dans l'acculturation des nouvelles technologies de l'information.

Aspects économiques

	Nombre de mentions	Pourcentage de l'échantillon total (630 textes)
ségrégation riches / pauvres	99	15,7%

ségrégation pays indus/pays en développement	37	5,9%
réduction chômage	84	13,3%
favorise le télé-enseignement	41	6,5%
favorise le télétravail	21	3,3%
la France est insuffisamment équipée en ordinateurs	16	2,5%
pourrait favoriser le dévelop ^t du Tiers Monde	15	2,3%
destruction d'emplois	13	2%
ne devrait pas être corrompu par une logique de profits	8	1,3%
TOTAL	334	53%

Figure 19 : aspects économiques

Il importe également de relever une tendance marginale qui consiste à déplorer l'intrusion de l'économique : le terme de 'corruption' employé ici situe ces énoncés dans le domaine de l'utopie qui s'attaque au concept de propriété privée et de profit. Le faible nombre de critiques d'un réseau tourné vers le profit semble signaler *a contrario*, comme nous l'avons vu ci-dessus, l'importance considérable du domaine économique pour notre échantillon, d'une part, mais aussi les effets de discours prédominants qui font des nouvelles technologies les moteurs du développement économique. Nous verrons dans le chapitre suivant comment la problématique de l'enrichissement se rattache à l'imaginaire du réseau.

Synthèse

Au terme de ce chapitre, un élément structural majeur semble se dessiner. En effet, les discours que nous avons étudiés sont profondément clivés, marqués par une ambivalence qui n'est pas seulement due à l'intitulé de la question, mais à la relation à

l'objet technologique lui-même. Ce clivage témoigne de l'existence d'une lutte qui est avant tout lutte symbolique, et dont l'enjeu est le sens à attribuer à l'Internet. Les conflits d'imaginaires évoqués au début de ce chapitre produisent ainsi des discours dont l'importance est cruciale pour la diffusion des innovations et singulièrement pour la diffusion des nouvelles technologies de la communication. En d'autres termes, l'imaginaire et le symbolique ont sur la réalité des répercussions certaines, comme nous le verrons ci-dessous.

Si les énoncés que nous avons étudiés reproduisent avec tant de clarté deux interprétations conflictuelles majeures, c'est que la lutte pour le sens bat son plein dans la société française contemporaine, de même que dans les sociétés britannique et américaine. Le développement de l'Internet, par sa rapidité, semble remettre en cause non seulement des positions bien établies, comme celles des médias traditionnels, mais encore, et bien plus profondément, modifier la vision que ces sociétés ont d'elles-mêmes. L'Internet sert alors de lieu nodal des contraires, focalisant sur lui les luttes pour le sens de la société tout entière.

Nous avons, au début de ce chapitre, émis l'hypothèse que le clivage qui traverse le discours sur l'Internet était relié à l'idée utopique, et ce sont ces liens entre l'Internet, l'utopie et l'anti-utopie dans leurs multiples dimensions qu'il nous faut à présent examiner.